

CHAPITRE PREMIER

À force, c'est la routine qui l'emporte. L'homme jette le même regard distrait que chaque autre matin vers les vagues. « *La mer, la mer, toujours recommencée...* », tout ce qu'on peut écrire sur la mer, la liberté, et tout ce qui s'ensuit, les paquets d'écume qui jaillissent quand les rouleaux viennent se briser sur les rochers ! Le flux, le reflux, le ressac... La mer, il y a belle lurette que ça ne suscite plus chez lui le moindre enthousiasme. Deux ans qu'il est en poste sur cette île ! Sûr qu'il ne renouvellera pas son engagement une troisième fois, et tant pis pour sa carrière d'officier.

Par habitude encore, il sort ses jumelles et balaie du regard le tracé de l'ancienne route qui reliait Quiberon au continent, avant la montée des eaux. La vision augmentée surimpose les anciennes cartes à l'image réelle. Il la déconnecte. Comme d'habitude, il a laissé les hommes continuer vers le cantonnement, et s'est arrêté pour vapoter une dose de Camel décannabinée. Dans les casernements, c'est interdit, bien sûr. Et il le sait bien que c'est dangereux pour sa santé et celle des autres ! Et alors ? Se promener avec un pistolet mitrailleur sur le ventre, ce n'est pas dangereux, peut-être ?

Alors, le voilà, assis sur un rocher, sur son rocher, toujours le même. L'arme, il l'a posée à côté de lui. Il tire de longues bouffées de fumée bleuâtre, la laisse lui envahir la bouche et la gorge. Mais même cela, la mer le bousille ! Avec les embruns, l'air iodé, avec on ne sait quoi encore : la pourriture marine, les foutus bancs de plastiques, le goût de la fumée n'est pas le même qu'à l'intérieur des terres !

Deux oiseaux de mer passent au ras de son casque, se disputent une proie en poussant des cris rauques. C'est con, les oiseaux. Et en plus, il fait froid.

Et c'est là que la chose se produit, alors qu'il tire sur sa vapo en observant le cadavre d'un crabe qui flotte dans une flaque, les pattes en l'air. Il laisse tomber la cigarette et se frotte les yeux en se demandant s'il ne devrait pas arrêter de fumer, finalement. Une tache brumeuse vient d'apparaître au beau milieu du chaos de granite, juste devant lui, dans la cuvette où un instant plus tôt stagnait encore la mare d'eau avec le cadavre du crabe. Une drôle de brume : le rocher, les algues et l'eau avec tout ce qu'elle contenait sont en train de se fondre en une sorte de brouillard grisâtre, exactement comme une vidéo quand la focale se dérègle et que tout devient flou. C'est le mot juste : flou. Il pense à un décollement subit de la rétine, ou à quelque chose comme cela. Mais ce n'est pas cela, et il n'est pas au bout de ses surprises : un truc qui ressemble à s'y méprendre à un périscope se détache soudain au milieu du brouillard, un objet quant à lui net et précis, incongru. Un vrai périscope, tout semblable à ceux qu'on trouve sur les sous-marins de la base. Un périscope au beau milieu des rochers !

L'homme laisse tomber l'hypothèse du décollement rétinien et se dit qu'il est en train d'assister aux essais d'une arme nouvelle, des essais secrets auxquels il n'aurait en fait pas dû assister. Il a vaguement entendu parler de recherches pour étendre la technologie des sous-marins à cavitation au milieu solide, mais il ne lui semblait pas que cela ait déjà abouti. Pas très étonnant, en fait : sous la surface sauvage de l'île, d'immenses cavernes artificielles cachent une activité fébrile. La plus grande partie de la flotte sous-marine de l'Union est basée ici, avec bon nombre de laboratoires dont la plupart sont zone interdite. Alors, ce périscope : des essais secrets, sans doute. Officiellement, aucune technologie connue ne permet de passer à travers le granite. Et depuis l'établissement du moratoire, seule la recherche d'application est autorisée. Les chercheurs qui y sont autorisés peuvent perfectionner ce qui existe déjà, mais pas explorer des domaines nouveaux de connaissance, a priori dangereux pour l'équilibre de la planète.

La conclusion est simple à tirer : quoi qu'il en soit de ce périscope, il vaudrait mieux pour le jeune homme qu'il ne l'ait pas vu. Pas vu, pas pris : que les chercheurs fassent leur cuisine, après tout ça ne le regarde pas. Il n'a pas envie d'avoir des ennuis, pas à deux mois de la fin de son contrat !

Par bonheur, l'ouverture du périscope est dirigée dans l'autre direction. Sans s'attarder à regarder plus longtemps, Théo bondit de l'autre côté des blocs amoncelés, s'aplatit contre le sol mouillé en tentant de se faire aussi immobile qu'il le peut. Jusqu'ici, l'apparition s'est déroulée dans un silence absolu. L'aspirant officier tente d'observer ce qui se passe tout en restant dissimulé derrière les rochers : le périscope est toujours là, émergeant de la brume grise, achevant son tour d'observation. L'homme sait

que sa patrouille doit s'être mise à l'abri, maintenant. Il ne peut plus compter que sur lui-même. Il n'aurait jamais dû se séparer de ses hommes !

Millimètre par millimètre, il s'efforce de saisir le phone qui se trouve normalement dans sa poche arrière. Mais rien. L'autre poche, peut-être ? Toujours rien : il a dû le perdre quand il a sauté. Et c'est alors qu'il aperçoit le boîtier de l'appareil au bord de la flaque de brume, juste au moment où les contours du boîtier se floutent et où la flaque achève de l'absorber. Il a l'impression de vivre un cauchemar. Et ce n'est pas terminé : il perçoit maintenant le chuintement. Il s'agit d'un son d'abord léger, puis de plus en plus puissant, jusqu'à ce qu'il se transforme en un sifflement déchirant sur l'arrière-fond du bruit des vagues qui déferlent. L'homme a le réflexe de se tasser encore plus sur lui-même, accaparé par son observation : quelque chose de nouveau est en train de se passer : une forme brune émerge lentement de la nappe grise, une forme aux contours indécis, mais qui ressemble pourtant bien à un engin blindé : un de ces chars Renault de la première guerre mondiale. Sauf que les chars Renault de la première guerre mondiale ne voyageaient pas à travers les rochers !

Une voix retentit soudain, derrière lui :

— Tout se passe bien, mon lieutenant ?

La voix du sergent Pratt. L'imbécile va le faire repérer.

Là-bas, le char vient de se métamorphoser en une fraction de seconde. Les contours flous ont acquis en un instant une absolue netteté, et les chenilles reposent maintenant sur une matière blanchâtre qui ressemble en tous points à une dalle de béton. À ce moment, Une trappe s'ouvre dans le flanc de l'engin, et il en émerge deux jambes gainées de ce qui ressemble à une combinaison de latex noir, puis un corps habillé de la même matière. Cela ne ressemble à aucun uniforme connu. Pas à un des uniformes de l'Union, en tout cas. Théo en a maintenant la conviction : ce ne sont pas des essais secrets. Cela ressemble plutôt à une attaque surprise. Et il faut que le sort le désigne pour être aux premières loges !

Pratt a enfin repéré l'engin. Mais au lieu de se mettre à couvert, il faut qu'il pousse encore une de ces exclamations qui lui ont valu le surnom de *grande-gueule*.

— Bon sang, lieutenant ! Qu'est-ce que...

Le sergent n'a même pas le temps de terminer sa phrase. La tourelle pivote en un éclair, l'espèce de canon se stabilise, sa bouche noire dirigée vers le sous-officier. Théo, toujours caché, s'attend à entendre une détonation, mais non. Ni projectile, ni faisceau laser, seulement un sifflement strident, et le lieutenant assiste avec ébahissement à la transformation de l'endroit où se tenait son subordonné, et du subordonné lui-même en brume grisâtre, exactement comme tout à l'heure. Puis la stridence cesse brusquement, et il ne reste plus du sergent Pratt qu'une excroissance blanchâtre sur le bloc de granite. En fait, ça ressemble à une monstrueuse fiente de mouette. Tout ce qui reste d'un homme et de son équipement. Une fiente d'oiseau : du guano. L'officier retient avec difficulté un spasme œsophagien.

Pendant ce temps, l'homme en noir est remonté dans le char Renault modèle 1917, et celui-ci redémarre aussitôt, se dirigeant dans la direction opposée à celle de l'entrée du casernement. Le lieutenant cette fois libère son estomac, plusieurs fois, à longs traits. Il s'assure ensuite en reprenant haleine que le véhicule soit bien hors de vue, puis sort de sa cachette et se met à courir aussi vite que possible vers l'entrée de la base et là, juste devant la porte blindée, il retrouve ses hommes.

— Vous avez vu le sergent, Pratt, mon lieutenant ? Il est parti à votre recherche ! demande une des soldates. Mais l'officier ne répond tout de suite. D'ailleurs, il n'en a pas le temps : il lance un ordre :

— Émission par circuit spécial, et vite !

Les militaires se sont retournés, stupéfaits : avec les phones personnels, personne n'utilise plus la radio. Alors, celle qui est chargée des transmissions comprend qu'il se passe quelque chose de grave et exécute l'ordre sans discuter.

— Et Pratt ? insiste cependant celle qui a déjà posé la question.

— Mort ! jette l'officier, le visage fermé, avant de débiter dans le micro, tout d'une haleine : « Lieutenant Théo Saint-Joseph au rapport, retour de patrouille dans le secteur trois. Un engin non identifié nous a attaqués par surprise. Nous avons une victime : le sergent Pratt. À vous. » Il écoute quelques secondes la réponse qui grésille dans l'oreillette, et ses troupes ont l'impression de le voir se décomposer sur place. Visiblement, ce qu'il vient d'entendre lui a causé un choc, autant que l'annonce

qu'il vient de faire du décès de Pratt en cause un autre pour les siens. Il relève le menton et se tourne vers son peloton, le visage défait.

— Les gars (il dit toujours comme cela : les gars, alors que plus de la moitié de son effectif est composé de filles) on a une attaque en règle ! En-dessous, c'est l'enfer !

Nerveusement, il fouille sa poche pour trouver sa vapoteuse, juste avant de rentrer, et se rend compte que sa chute a également mis l'appareil hors d'usage. Alors, rageur, il hausse les épaules, tape le code et ouvre la porte blindée. Derrière lui, personne ne parle plus.